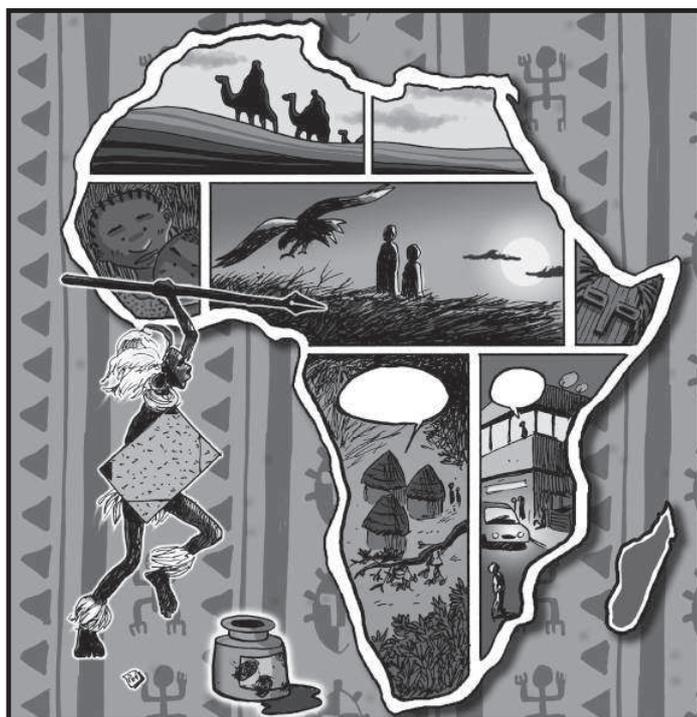


le Mag

rendez-vous culturel du Courrier

AFRIQUE L'expression artistique du continent africain passe aussi par la bande dessinée. Mais pour les auteurs, le développement d'un marché intérieur reste un défi majeur. Analyse alors que s'achève le quatrième Festival international de la bande dessinée d'Alger.



Illustrations. A gauche, l'affiche du 4^e Festival international de BD d'Alger. A droite, la discrimination positive vue par le journal satirique sud-africain Bitterkomix. DR

Soif de bulles

VINCENT GERBER

Une bande dessinée africaine, une scène culturelle méconnue. Surtout chez elle. Chaque année à cette période, le Festival international de la bande dessinée d'Alger cherche à rassembler les principaux acteurs africains de ce milieu. Mais à l'heure de fermer ses portes, le bilan tiré sur la production continentale ne se montre guère encourageant. Les rares auteurs professionnels issus d'Afrique publient sur le marché européen, rarement dans leur pays d'origine. Sur place, la bande dessinée existe à peine, étouffée par le manque de moyens. Un carcan qui tend malgré tout à se fissurer par de multiples initiatives personnelles et volontaires. Et à travers chacune d'elles, naît l'espoir d'un premier pas vers la reconnaissance.

Importée d'Europe, la BD africaine ne se différencie pas en apparence de sa cousine franco-belge. Beaucoup d'auteurs actuels ont découvert le neuvième art à travers *Tintin*, *Alix* ou *Astérix & Obélix*. Des séries classiques dont le trait lisse et humoristique a passablement influencé le style graphique de la majorité des dessinateurs africains. Dès lors, parler de bande dessinée africaine, c'est parler d'auteurs mais plus encore de contexte.

Dans *Comment peut-on faire de la BD en Afrique?*, un recueil de témoignages d'acteurs du milieu de la BD, Christophe Cassiau-Haurie (lire interview page suivante) montre qu'à travers le continent, les auteurs font face à des problèmes similaires. L'accès à la culture est restreint: comme l'explique le dessinateur Didier Kasâï, «en Centrafrique, les chances de réussir en tant qu'illustrateur sont très minces. Cela explique que nombre d'artistes aient abandonné, dégoûtés de vivre dans la précarité, et se soient reconvertis pour mieux vivre dans d'autres domaines. Le niveau de vie du Centrafricain moyen ne lui permet pas d'acheter un album de BD, bien que cela ne coûte pas plus cher que quatre bouteilles de MOCAF (*la bière locale, ndr*) consommées en une seule soirée par une seule personne.»

RISQUE FINANCIER

Mais au-delà du faible pouvoir d'achat, ce qui empêche la bande dessinée d'émerger relève surtout d'une question d'infrastructure. Sur l'ensemble des pays africains, le manque de lecteurs potentiels, et d'offre, s'explique avant tout par l'absence d'un marché intérieur et d'un réseau efficace de distribution. Les perspectives de ventes sont donc faibles et peu d'éditeurs prennent le risque financier de se lancer. Il en résulte un nombre de publications réduit, générale-

ment de l'auto-édition ou des projets de commande. Tout l'inverse de l'Europe en somme, où le marché tend à la surproduction (*Le Courrier* du 5 février 2011).

Les dessinateurs pourtant ne manquent pas, les projets non plus. Mais tous dépendent des soutiens à l'édition. Les rares albums indigènes à voir le jour dépendent d'aides étatiques ou privées (d'ONG principalement), voire de la coopération internationale. Plusieurs centres culturels étrangers implantés en Afrique subventionnent ainsi des projets émergents. Un soutien toutefois insuffisant, surtout si l'auteur espère en vivre: «Je suis obligé de consacrer la plupart de mon temps à faire de la 'BD alimentaire', ces petits travaux épuisants et mal rémunérés qui me permettent juste de payer mon loyer et d'assurer la survie de ma petite famille», explique Didier Kasâï. Un exemple représentatif de la majorité.

L'ESSOR DES REVUES

Reste les festivals, qui sans atteindre la taille de celui d'Alger, tendent à se multiplier et apportent visibilité et soutien à la scène locale. Mais avec toujours la même difficulté à perdurer. Dès lors, les meilleures perspectives sont incarnées par les revues. L'hebdomadaire ivoirien de bande dessinée *Gbich!* – publié à

plusieurs dizaines de milliers d'exemplaires – remporte un gros succès, y compris hors de la Côte-d'Ivoire. Une publication qui, comme avant elle *M'Quidech* en Algérie, *Jeunes pour Jeunes* en RDC ou *Ngouyou* au Congo-Brazzaville, a permis à de nombreux auteurs d'émerger. A l'instar de ce qui s'est passé historiquement pour la bande dessinée européenne, ce support pourrait représenter une voie à suivre pour aider cette forme d'expression à s'enraciner. Mais d'une manière générale, les initiatives individuelles et collectives restent isolées et sont trop souvent stoppées net lors de l'éclatement de troubles politiques et de guerres civiles (lire page suivante).

Paradoxalement, les auteurs qui sont parvenus à se faire un nom ne publient pas chez eux, mais hors du continent africain. Et même si le succès des Congolais Barly Baruti – avec ses séries *Eva K.* chez Soleil et *Mandrill* chez Glénat, toutes deux réalisées avec le scénariste français Frank Giroud – et Pat Masioni (*Rwanda 1994*, Drugstore) fait figure d'exception, émigrer vers l'Europe reste une préoccupation de bon nombre d'auteurs. Or aux contraintes posées par les pays européens en matière d'immigration s'ajoutent les difficultés inhérentes à cette scène artistique. Sans nom et sans réseau, il est presque impossible ●●●

«Bulles sans frontières».

Quatrième Festival international de la bande dessinée d'Alger du 5 au 8 octobre. www.bdalger.net

Principale manifestation du genre sur le continent africain, le festival d'Alger joue depuis son lancement en 2008 un rôle important dans l'émergence des jeunes auteurs. En 2010, il a accueilli 11 000 visiteurs avec notamment une exposition consacrée... à la BD helvétique.

●●● de se faire remarquer comme nouveau dessinateur. Le plus souvent, les bédéastes d'origine africaine restent invisibles au sein d'un vaste marché européen, auquel il leur est recommandé de se conformer pour être publié. Et à ceux qui se piqueraient d'aborder des thématiques africaines, la réponse des éditeurs se répète inlassablement: il n'y a pas de marché pour cela!

PARLER DE L'AFRIQUE

Une affirmation qui pourrait bien voler en éclats. Le récent succès et la reconnaissance obtenus par la série *Aya de Yopougon* (Ed. Gallimard), de l'Ivoirienne Marguerite Abouet – dessinée par Clément Oubrerie –, récompensée par le prix du meilleur premier album à Angoulême en 2006, fait figure de parfait contre-exemple. Ce récit de la vie quotidienne d'un quartier d'Abidjan transmet une vision de l'Afrique très éloignée des images de misère, de maladie et de famine. Une rupture également avec les représentations de l'Afrique traditionnelle, tour à tour tribale, sauvage ou magique, véhiculées par *Tintin au Congo* (paru en 1946), l'ouvrage d'Hergé, malgré son caractère controversé, a exercé une grande influence au Congo ou même de Kirikou, le personnage créé par l'animateur français Michel Ocelot. On découvre dans *Aya de Yopougon* une vision moderne, vécue de l'intérieur, celle d'une jeunesse ivoirienne qui s'amuse, avec un langage et des préoccupations quotidiennes bien à elle.

LE POTENTIEL EST LÀ

Et c'est peut-être justement ces images-là qu'on attend des productions africaines: qu'elles sortent des clichés. Comme le déclarent de concert les Camerounais Joëlle Ezzo et Almo the best, il faut sortir la BD africaine des ouvrages de



commande et de sensibilisation sur le sida ou le paludisme et permettre à une véritable BD d'auteur de s'installer. Car dans de telles images sombres de l'Afrique, «ceux qui peuvent acheter la culture ne se reconnaissent pas».

Toucher un public, développer un réseau intérieur, obtenir des aides financières... Apparue dans la deuxième partie du siècle dernier, la bande dessinée est encore jeune en Afrique. Tout reste à faire, mais le potentiel est là. La volonté

de différents auteurs pour faire progresser cette scène culturelle est forte. Finira-t-elle par prendre le dessus face aux blocages économiques et au manque de volonté politique? Il faut l'espérer. Même si, comme le professe Almo the best, «au rythme où avancent les choses, dans dix ans il y aura toujours plus de rien sur un maximum de vide.» Dans ce domaine comme dans d'autres, l'Afrique dispose d'énormes ressources et ne demande qu'à les faire mûrir.

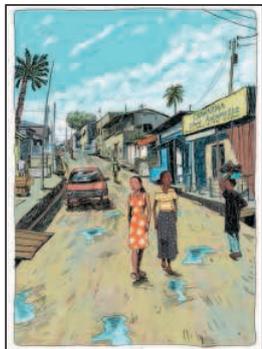
A la merci des troubles politiques

L'Algérie a longtemps été un pays phare de la bande dessinée en Afrique, mais l'éclatement de la guerre civile en 1992 a mis fin à plus de vingt ans de fort développement en matière de BD. L'exil et même l'assassinat d'auteurs n'ont laissé au neuvième art que des vestiges, forçant à repartir de zéro. Aujourd'hui, le pays cherche encore à retrouver son âge d'or.

Un exemple loin d'être isolé. Que ce soit en République Démocratique du Congo, en Côte-d'Ivoire ou à Madagascar, beaucoup de pays qui présentaient une réelle culture du neuvième art ont vu leurs efforts dévastés par des troubles politiques. Parmi les parcours d'auteurs recueillis par Christophe Cassiau-Haurie, une écrasante majorité sont marqués par une émigration forcée vers d'autres pays africains ou vers l'Europe, quand cela est possible.

Conflits armés, pressions politiques en raison d'une activité dérangeante, le vécu de bon nombre de dessinateurs africains ne peut être complètement dissocié des réalités géopolitiques du continent. La stabilité reste donc l'un des enjeux majeurs pour permettre à la bande dessinée africaine d'émerger chez elle. Le pari n'est pas gagné: l'année 2011 a vu la Côte-d'Ivoire et le Maghreb, deux bastions de la BD, secoués par d'importants conflits politiques. Mais en l'occurrence, le Printemps arabe pourrait bien susciter une effervescence inédite.

Dans le reste de l'Afrique, tout porte à croire que la majorité des auteurs de BD continueront à s'exiler pour trouver un havre de paix. Un lieu où ranger leurs pincesaux et créer en toute quiétude, sans autre préoccupation que celle, déjà grande, de voir leurs œuvres publiées. VGR

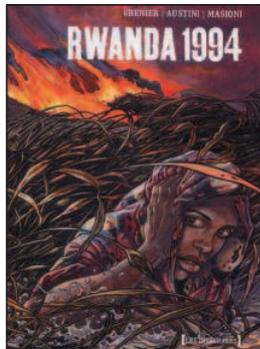
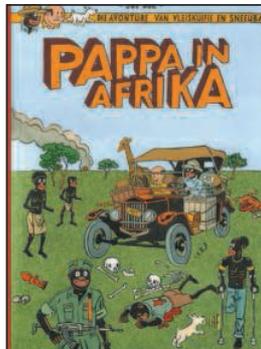


Illustrations.

En haut, une case de *L'île Maurice racontée à mon petit fils*, du Mauricien Eric Koo Sin Lin (Ed. Le Cri du lézard, 1999).

En-bas: vendue à 250 000 exemplaires et traduite dans 15 langues, la série *Aya de Yopougon* (cinq tomes à ce jour chez Gallimard-Jeunesse) est la «success story» de la BD africaine. Un joli coup dû à la scénariste ivoirienne Marguerite Abouet et au dessinateur français Clément Oubrerie. Pastiche de *Tintin au Congo*, *Pappa in Afrika*, du Sud-Africain Anton Kannemeyer, alias Joe Dog, a fait grincer des dents. La BD a été traduite en français dans le recueil *Bitterkomix* publié par L'Association (2009).

Mélange d'enquête et de témoignages sur le génocide, *Rwanda 1994* de Cécile Grenier et Ralph (scénario) et Pat Masioni (dessin) est paru en 2005 chez Albin Michel. DR



Quelques arbres qui cachent un désert

Christophe Cassiau-Haurie a dirigé pendant plusieurs années le centre culturel de la bande dessinée à l'île Maurice. Pars ses études sur le sujet, il est devenu expert – le seul d'ailleurs – en bande dessinée africaine. Il a co-organisé le premier Salon des auteurs africains de la bande dessinée, à Paris en 2010, et créé la collection BD de L'Harmattan, qui compte cinq publications d'auteurs africains. Avec *Comment peut-on faire de la BD en Afrique?* (Ed. Africultures/L'Harmattan, 2011, 240 pp), il signe son quatrième ouvrage sur le sujet.

La tendance est-elle à un développement significatif de la bande dessinée en Afrique?

Christophe Cassiau-Haurie: Cela reste très aléatoire. En dehors des maisons d'édition religieuses et de la collaboration internationale, il y a peu d'espoir pour l'Afrique francophone. Quelques contre-exemples existent, mais ils sont rares. Madagascar notamment est parvenue à développer une vraie édition locale, en malgache. On y vendait des albums en noir et blanc, comme les *fumetti* italiens. Cela a duré six ans, entre 1984 et 1990 plus ou moins, jusqu'à la crise économique et politique.

La situation diffère-t-elle dans l'Afrique anglophone?

– Oui, certainement. Au Nigeria, par exemple, on trouve des albums qui se vendent dans la rue. Le Kenya possède une maison d'édition, Sasa Sema, qui pendant quelques années a publié une dizaine de titres en langue kiswahili. Cela avait bien marché. Et en Afrique du Sud, le courant «underground» autour de *Bitterkomix* a révolutionné le genre. Mais même eux ne vendent qu'entre 500



et 1000 exemplaires, des chiffres plutôt modestes.

Le succès d'un ouvrage comme *Aya de Yopougon* a-t-il eu un impact sur le continent?

– Difficile à dire. Pour *Aya* en Côte-d'Ivoire, 3000 exemplaires environ, vendus à un prix modique. Ils sont partis comme des petits pains! On peut donc parler d'impact. Mais *Aya* reste un succès français qui a débordé en Côte-d'Ivoire. Il faut savoir que Marguerite Abouet (scénariste d'*Aya*), n'aurait quitté le pays en 1983 et travaille avec un dessinateur français. Cela change beaucoup de choses par rapport à quelqu'un qui vit sur place. On constate que son succès n'est pas dû à la diaspora africaine. C'est bien le public européen qui s'y est intéressé. Par la suite, évidemment, cela s'est répercuté sur la diaspora.

La solution pour vivre de son travail, c'est toujours l'émigration?

– L'émigration reste difficile. Entre 2000 et 2002, il y a eu beaucoup de départs pour l'Europe. Mais pas tous

avec succès – et c'est un euphémisme. Il faut dire que les dessinateurs africains n'étaient pas vraiment attendus. Ce qu'ils avaient à offrir en terme de style et de talent n'avait rien de particulier par rapport à ce qu'offrent la majorité des dessinateurs français. Les Africains sont de bons dessinateurs, bien sûr, mais on en a à la pelle! Beaucoup s'y sont cassés les dents. Surtout que du point de vue graphique, on retrouve souvent le «style Dupuis» des années 1970. Il n'existe pas de bande dessinée alternative par exemple. C'est un courant moderne que la majorité des auteurs africains ne suivent pas.

Ceux qui arrivent à s'en sortir sont plutôt les dessinateurs comme Thembo Kash et Pahé, qui sont restés au pays. Pahé car il scénarise lui-même et possède un vrai style dans le mouvement actuel – avec aussi la chance d'être tombé sur Pierre Paquet (directeur des éditions genevoises Paquet, nldr), qui a cru en lui. Et Thembo Kash, qui est très fort sur le plan graphique.

Ces auteurs vendent-ils également sur le continent africain?

– Très peu, car le livre coûte trop cher. Ce qui fonctionne par contre, ce sont les recueils de caricatures. Le dessin de presse marche très fort en Afrique depuis vingt ans. Il faut dire que la liberté de la presse est l'un des rares succès du tournant démocratique raté des années 1990-91. Les gens ont dès lors pu exprimer leur point de vue et on a vu émerger la presse satirique. Si la caricature marche bien, ce n'est toujours pas le cas de la bande dessinée. Alors qu'il s'agit de mêmes dessinateurs!

PROPOS RECUEILLIS PAR VGR